

courrèges

EDITIONS ASSOULINE

L

courrèges

© Éditions Assouline
26-28, rue Danielle-Casanova, Paris 75002 France
Tél. : 01 42 60 33 84 Fax : 01 42 60 33 85
Accès Internet : <http://www.imagnet.fr/assouline>

Dépôt légal : 1^{er} semestre 1998
Tous droits réservés
ISBN : 2 84323 052 7

Photogravure : Seleoffset (Italie)
Imprimé par Artegrafica (Italie)

Toute reproduction, même partielle,
de cet ouvrage est interdite
sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Achévé d'imprimer : mars 1998.



024176793

74

courrèges

PAR VALÉRIE GUILLAUME

D4 1999

72822 + 32

EDITIONS ASSOULINE



appelé à commenter le triomphe d'André Courrèges, le philosophe Roland Barthes rallume la querelle entre les anciens et les modernes : "Le "chic" inaltérable de Chanel nous dit que la femme a déjà vécu (et sut vivre), le "neuf" obstiné de Courrèges qu'elle va vivre." (*Marie Claire*, septembre 1967.) Visionnaire, Courrèges pense la couture autrement ; il préfère l'expression d'un temps affranchi des références du passé à une lecture rétrospective de l'histoire du costume. Ce choix en faveur du futur embrasse de fait une perception instantanée de la vie moderne, dont Yves Saint Laurent reconnaît l'irrésistible force d'entraînement : "Je m'enlisais dans l'élégance traditionnelle. Courrèges m'en a sorti." (Laurence Benaïm, *Yves Saint Laurent*, Paris, Grasset, 1993, p. 138.) Entre une extraordinaire inventivité juvénile, nourrie d'espérances optimistes, et une conception de la couture, qui porte en elle l'idéal platonicien de la forme parfaite, Courrèges définit sa mission ainsi : "Il fallait, en s'appuyant sur de nouvelles règles techniques et esthétiques, inventer un vêtement

moderne, un vêtement dans lequel on entrerait comme dans une boîte¹.”

Quand à l'automne 1961 André Courrèges fonde sa propre maison de couture, il commence par apprivoiser le temps. Il doit “oublier” son activité précédente chez Balenciaga. “Il fallait réfléchir et penser comme lui. J'étais dans la ligne du patron. Et cette ligne, nous l'avons suivie, avec Coqueline, quand nous avons ouvert notre maison. Le plus difficile a été de le quitter et de nous retrouver seuls, livrés à nous-même. Cela a été un gros travail. J'étais tellement imprégné par monsieur Balenciaga, j'aimais tellement son art, qu'il m'a fallu trois ou quatre ans pour tout oublier et faire naître mon style. J'ai quitté monsieur Balenciaga en 1960-1961 et c'est en 1964 que j'ai fini par être moi-même. On reste dix ans dans une maison et des automatismes s'installent. J'ai payé mon admiration et mon intérêt pour lui par un gros travail. Coqueline, partie un peu plus tôt que moi, m'a aidé dans cette démarche.”

André Courrèges raconte avoir quasiment forcé la porte de Balenciaga : “J'ai aperçu deux de ses modèles qui m'ont foudroyé. Je me suis dit : “C'est là que je veux entrer.” Je me suis adressé à mon ami d'enfance Jean Barthet, béarnais comme moi, et à M^{me} Castaynié, la patronne de *L'Officiel de la couture*. Elle a essayé d'obtenir un rendez-vous pour moi. Sans succès. Je me suis alors adressé à une équipe de contrebandiers d'Hendaye qui passaient les patrons et les modèles pour monsieur Balenciaga. Je lui ai fait parvenir une lettre et je l'ai rencontré.” Il se rappelle avoir même proposé : “Je veux travailler chez vous sans être payé, comme le dernier des apprentis.” Balenciaga l'engage alors dans un atelier tailleur. André Courrèges y apprend le métier et progresse vite. Cinq ans plus tard, Balenciaga l'envoie dans ses maisons de couture espagnoles, à l'enseigne de *Eisa*, pour “[qu'il ait] plus de liberté et [qu'il] prenne les problèmes

1. Toutes les citations sans référence sont tirées de plusieurs entretiens de l'auteur avec André et Coqueline Courrèges, février-avril 1997.

de plus haut.” À son retour, André Courrèges sollicite un entretien et déclare : “Sous les grands arbres, il ne pousse rien. Je suis un petit gland sous le grand chêne que vous êtes. Il faut que je vous quitte pour vivre.” Balenciaga mettra trois ans avant de lui donner la permission d’ouvrir sa propre maison de couture. “J’aurais pu partir du jour au lendemain. Mais je devais le quitter en bons termes. Un jour, il est venu me voir et m’a dit : “Vous partez ? Vous avez besoin d’argent ? – Je vais vous en donner. – Vous avez besoin d’aide administrative ? – Je vais vous envoyer mon directeur. – Vous avez besoin de clientes ? – Je vais vous donner des clientes.”

Sans jamais céder à la tentation de l’anecdote ou de la publicité, Cristobal Balenciaga est resté au fond le seul couturier virtuose de la coupe capable de doter les matières, les couleurs et les formes d’une puissance dramatique inégalée. Celui “qui met la patte à tout” laisse quelquefois carte blanche à André Courrèges et à un autre de ses proches collaborateurs, Ramón Esparza, pour prendre en compte le point de vue de générations plus jeunes. “Il fallait réfléchir et penser comme lui, et je reconnais que cela m’était facile, avoue André Courrèges. Grâce à monsieur Balenciaga, j’ai appris à connaître le XVII^e siècle. Cette période correspond à la sobriété esthétique de la construction de ses vêtements et des miens.” De fréquentes tournées chez les antiquaires espagnols à la recherche d’objets d’art religieux leur font partager ce goût – André Courrèges fera restaurer une ferme, datant du XVII^e siècle précisément, dans le village basque d’Urrugne. Des origines communes, basco-béarnaises, ont dû les rapprocher : Cristobal Balenciaga est né à Guéthary, André Courrèges à Pau, Coqueline à Hendaye ; elle aussi a travaillé chez Balenciaga, dans un atelier tailleur puis dans un atelier flou. Bien qu’elle n’ait jamais eu accès au studio, elle déclare avoir “tout vu quand même.”

André et Coqueline Courrèges, ce couple originaire d’un petit coin de France rurale, dont ils ont conservé l’accent, ont ainsi capté la

densité du terreau, en un mot l'enracinement au terroir et à l'histoire, dans la plus sévère des maisons de couture parisiennes. "Regardez l'homme, le ciel, la terre, prenez une bonne fois les mesures" écrivait déjà très justement le philosophe Alain dans l'un de ses *Propos*. Dans les années cinquante, Balenciaga a transmis aux Courrèges la force irréductible de l'exigence.

Courrèges a toujours préféré les chaussures plates. Elles dictent une démarche spécifique, amorcée par la cuisse et par la fesse, non par la jambe : elles obligent au déploiement complet des membres inférieurs. Cette gestuelle n'est pas sans rappeler le pas de danse. Coqueline Courrèges se souvient de la démarche sautillante des femmes hier entravées dans des jupes étroites et juchées sur de hauts talons. "Il a fallu remettre les femmes en position de marche, de course. Et je faisais moi-même de la danse." L'adoption de talons plats oblige le couturier à recalculer les proportions du corps féminin. L'équilibre minutieux qui en résulte coiffe la tête d'un chapeau, "indispensable pour grandir la silhouette", arrime le vêtement aux épaules et couvre le pied et la jambe jusqu'à mi-mollet d'une chaussette ou d'une botte. "Le vêtement flotte. On ne sent rien. Je ne marque pas la taille car le corps est un tout. Il est aberrant de considérer distinctement le haut et le bas."

C'est dans ce rapport littéral de hauteurs qu'apparaît la minijupe, à propos de laquelle une polémique a longtemps fait rage. Qui créditer en effet de l'invention de la minijupe ? Courrèges ou Mary Quant ? La France ou l'Angleterre ? Pour recevoir un prix décerné par l'hebdomadaire *The Sunday Times* en 1964, Coqueline Courrèges se souvient avoir "défilé à Londres devant un public de professionnels



Sur une musique d'un film de Sergio Leone, les mannequins, vêtues d'une combinaison-collant seconde peau, se placent en arc de cercle. Les capes sont réalisées dans une étoffe à triple épaisseur – le dessus en fil de coton fin, le dessous en fil de laine double pour former l'arrondi. Bottées, cagoulées, elles évoquent des cosmonautes (coll. automne-hiver 1968-1969). © Peter Knapp.



Minirobe bicolore imprimée en sérigraphie et gansée argent (coll. automne-hiver 1996-1997). © Otto Wollenweber.

Robe à bretelles en gabardine de laine noire, sur laquelle se détachent, en blanc, la ceinture, les poches et les boutons. La robe-chasuble se porte sur une combinaison-collant d'une pièce en tricot blanc (coll. "Couture Future", automne-hiver 1969-1970). © Archives Courrèges.



Sur la route de Thoiry, 1970. "La seconde peau est un style de vêtement qui suit exactement le corps. Je pense que la rue y viendra dans quatre ou cinq ans environ." (André Courrèges.) © Peter Knapp.

Combinaison seconde peau. Blouson et accessoires en vinyle (1970). © Peter Knapp.



Shorts et chaussettes en jersey acrylique blanc (coll. "Courrèges Maille", printemps-été 1971). © Helmut Newton.

Manteau "Couture Future", combinaison-collant seconde peau en tricot à côtes 2/2, moufles et bonnet en tricot point mousse (1969). © Peter Knapp.



Combinaison en tricot point mousse à rayures et tricot jersey uni (vers 1972). La combinaison était assortie à des bottes en vinyle noir. © Peter Knapp.

Collection "Courrèges Maille Hiver" 1971-1972 et accessoires de la saison en vinyle (casquette, lunettes et ceintures-pochettes). Photo : Harry Peccinotti. Elle, 28 février 1972. © Elle/Scoop.



Manteau et robes en gabardine de laine (1971). © Peter Knapp.



Robe d'organza blanc brodé de paillettes argent de Jakob Schlaepfer. Perruque en Nylon de couleur vive (coll. printemps-été 1969). © Peter Knapp.

Parfum Empreinte, 1970. © Archives Courrèges.



Sur le périphérique, porte Maillot, 1968. Boléro en double gabardine à carreaux fermé devant par une fermeture à glissière. Pantalon à taille basse. © Peter Knapp.
Défilé d'André Courrèges à Kyoto (temple de Shōkoku-ji) sur le thème de la tradition et de la modernité (1992). Dans de multiples jeux de lumière, les costumes en aluminium, plastique, vinyle, papier ou miroir évoquent les scénographies constructivistes ainsi que celles du Bauhaus. © Peter Knapp.



Le mannequin Gunilia, dans une robe en organza brodé de paillettes argent de Jakob Schlaepfer (coll. printemps-été 1969). © Peter Knapp.
Robe bicolore tissée de paillettes (coll. printemps-été 1965). Photo : Willy Rizzo. *Marie Claire*, mars 1965. © Marie Claire.



Accessoires de ski en vinyle et tricot point mousse (1972). © Peter Knapp.



Collection "Sport Futur" : clubs de golf (1985). © Peter Knapp.
Les Jeux olympiques de Munich, 1972. Au centre, robe en piqué blanc, dessinée pour les élèves d'un cours de danse rythmique ; à droite, uniforme blanc du corps médical, composé d'un bermuda et d'une blouse gansée de rouge. Le colant est l'élément essentiel des tenues conçues pour les Jeux. Photo : Denis Reichle. *Elle*, 28 août 1972. © Elle/Scoop.



"Mon sportswear est composé de "praticables", blousons, maillots, soutien-gorges", commente Courrèges dans les pages de *Vogue*, en mars 1974 (p. 136-137). © Helmut Newton.



Sélection de reportages et d'articles parus dans la presse anglaise, américaine, allemande et française entre 1964 et 1969. © Archives Courrèges.



Accessoires en Plexiglass (coll. automne-hiver 1997-1998). © Otto Wollenweber.
Minijupe en lainage réversible beige et blanc (coll. automne-hiver 1996-1997). © Otto Wollenweber.